

# Les Derniers Jours du Nouveau-Paris



AU DIABLE VAUVERT



China Miéville

# Les Derniers Jours du Nouveau-Paris

Roman traduit de l'anglais par NATHALIE MÈGE



## Du même auteur au Diable vauvert

LOMBRES, roman jeunesse, 2009

*Les Derniers Jours du Nouveau-Paris* est une œuvre de fiction. Tous les événements et dialogues, ainsi que tous les personnages, à l'exception de quelques figures publiques et historiques bien connues, sont les produits de l'imagination de l'auteur et ne sauraient être tenus pour réels. Là où ces figures apparaissent, les situations, incidents et dialogues auxquels elles participent relèvent de l'invention et ne visent aucunement à dépeindre des incidents véritables ni à changer la nature fictionnelle du récit. Pour le reste, toute ressemblance avec des individus existant ou ayant existé serait pure coïncidence.

Titre original : THE LAST DAYS OF NEW PARIS

ISBN : 979-10-307-0230-9

© China Miéville, 2016

© Éditions Au diable vauvert, 2018, pour la traduction française

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audible.com](http://www.audible.com)  
[contact@audible.com](mailto:contact@audible.com)

*À Rupa*



« L'art surréaliste suscite toutes sortes de réactions,  
mais la plus pathétique entre toutes est celle qui  
consiste à demander ce qu'on est censé voir ou  
éprouver devant l'œuvre – autrement dit “Papa veut  
qu'on ressente quoi face à ça?” »

Grace Pailthorpe,  
*On the Importance of Fantasy Life*



# Sommaire

Les Derniers Jours du Nouveau-Paris ..... 11

## POSTFACE

Sur les circonstances

qui m'ont amené à rédiger

*Les Derniers Jours du Nouveau-Paris* ..... 205

## NOTES

De certaines manifs, certains détails

et leurs sources ..... 221



*Cadavre exquis* par André Breton,  
Jacqueline Lamba, Yves Tanguy (1938).

LES DERNIERS JOURS  
DU NOUVEAU-PARIS

Novella



# Chapitre un

1950

Une rue éclairée. Derrière un mur de la ville éventrée, les nazis tiraient.

Par-delà la barricade, à l'arrière-plan d'une série de mannequins accolés en un cancan cru, Thibaut aperçut le kaki d'hommes de la Wehrmacht en train de s'égailler. Les tenues de combat grises, le noir ss, le bleu de la Kriegsmarine s'illuminaient à chaque flamboiement d'arme. Quelque chose avait dévalé la rue de Paradis dans un mugissement de caoutchouc, sinuant entre cadavres et ruines. Quelque chose qui filait droit vers les Allemands.

Deux femmes sur un tandem? Elles arrivaient très vite.

Les soldats tirèrent, réarmèrent, puis s'enfuirent: le véhicule qui fonçait sur eux ne s'était pas détourné et n'était pas tombé sous leurs salves.

Un raclement de chaînes. Il n'y avait qu'une cycliste, c'était clair à présent. L'autre n'était qu'un buste saillant à l'avant, une figure de proue s'élevant là où il aurait dû y avoir un guidon ; elle était extrudée du métal. Elle avait les bras en arrière, enroulés en leur extrémité comme du corail. Elle étirait le cou, écarquillait les yeux.

Thibaut déglutit, tenta de parler, réessaya, hurla :  
« C'est la Vélo ! »

Ses camarades se précipitèrent. Ils se pressèrent à la haute fenêtre, scrutèrent la noirceur du dehors.

L'Amatrice de Vélocipèdes. Elle caracolait sur ses roues aux épais rayons tout en entonnant un air sans paroles. *Bon Dieu!* se dit Thibaut – parce qu'elle avait une cavalière, ce qui n'aurait absolument jamais dû arriver. Mais une femme était bien là, agrippée d'une main au poignet de la cyclocentaure et tirant de l'autre sur le cuir de la lanière qui lui enserrait la gorge.

La Vélo se mouvait plus vite que n'importe quelle voiture ou monture, n'importe quelle diablerie que Thibaut avait déjà vue jusqu'ici dans Paris. Elle zigzagua entre les façades, esquivant les balles. Elle perça la dernière ligne d'hommes retranchés derrière la rangée de mannequins qu'ils avaient disposés sur la chaussée, puis, levant sa roue avant, elle arriva sur la barricade pour escalader les mètres de plâtre, de pierre, d'os, de bois et de mortier qui bloquaient la rue.

Elle s'éleva. Jaillit en l'air au-dessus des soldats. Décrivit un arc de cercle en semblant s'arrêter,

pour finir par retomber au-delà de la limite invisible entre les 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> arrondissements. Elle atterrit durement du côté surréaliste de la rue.

Elle rebondit, se tordit sur ses pneus et chassa de côté. Une fois à l'arrêt, elle tourna la tête vers la cachette des Main à plume. En regardant Thibaut droit dans les yeux.

Il fut le premier à sortir de la pièce pour dégringoler l'escalier branlant. Au moment de passer le seuil, il manqua tomber. La rue s'enténébrait. Son cœur le ballottait.

La passagère gisait sur le pavé où sa monture s'était cabrée. La Vélo se redressa sur sa roue arrière tel un cheval de guerre. Elle tangua au-dessus de la femme.

La manif regarda Thibaut avec ses yeux sans pupille, de même couleur que sa peau. Elle plia ses bras épais et les leva pour casser la laisse passée à son cou, qu'elle laissa choir. Elle se balança dans le vent.

Le fusil pendait dans les mains de Thibaut. Ce dernier aperçut Élise à l'extrémité de son champ de vision. Elle lançait une grenade en chandelle au-dessus de la barricade au cas où les Allemands seraient en train de se regrouper. L'explosion fit trembler le sol et l'obstacle, mais Thibaut ne bougea pas.

La Vélo s'inclina vers l'avant, ramenant sa deuxième roue vers le sol. Quand elle se rabattit,

ses pneus étaient tout vrombissement. Elle accéléra vers Thibaut, qui s'obligea malgré tout à rester coi. Une poussée d'adrénaline le saisit devant la certitude de l'impact, sauf qu'au dernier moment, la manif dévia et se contenta de le frôler, mais de si près que quand elle passa, le souffle aspira un instant ses vêtements.

Dans un crissement de pneus, la vélocipédique présence serpenta entre les immeubles écroulés de la cité de Trévisie avant de disparaître parmi les ruines et les ombres.

Thibaut retrouva son souffle. Une fois parvenu à contrôler ses tremblements, il se consacra à la passagère. Il se rendit à son côté.

La femme agonisait. Elle avait été martelée par le feu des Allemands qu'avait ignoré la Vélo. En cette intersection de rues puissante, une influence fugace avait desséché et resserré tous les impacts de balle dans sa peau, mais du sang s'échappait de sa bouche comme s'il tenait à un exutoire. Une quinte de toux saisit la femme. Elle tenta de parler.

« Tu as vu ? » cria Élise.

Thibaut s'agenouilla en posant la main sur le front de la femme tombée. Les résistants se rassemblaient.

« Elle montait la Vélo ! insista Élise. Ça veut dire quoi ? Comment diable réussissait-elle à la contrôler ?

— Pas bien », lâcha Virginie.

La robe sombre de la passagère était sale et déchirée. Son foulard étalé sur la chaussée lui encadrerait le visage. Elle plissa le front comme si elle réfléchissait. Soupesait un problème. Elle n'était guère plus âgée que Thibaut, ça se voyait. Elle le fixa d'un regard pressant.

« *It's... It's...* bredouilla-t-elle.

— Je crois que c'est de l'anglais », commenta-t-il tout bas.

Cédric s'avança en tâchant de murmurer quelques prières et Virginie le chassa d'un bras brusque.

La mourante saisit les mains de Thibaut.

« *Here*, murmura-t-elle. *He came. Wolf. Gang.* »

Elle hoquetait de petits râles.

Thibaut rapprocha son oreille de la bouche.

« *Gerhard*, dit-elle. *The doctor. The priest.* »

Elle ne le regardait plus, comprit-il, mais fixait quelque chose plus loin, derrière lui. Sa peau le démangea sous l'effet de l'attention que Paris lui portait. Il se retourna.

Derrière les fenêtres de l'immeuble le plus proche, en surplomb de leur groupe, se révélait un lent univers mouvant d'échancrures et de globules foetaux. Un fatras de couleurs sombres, se détachant sur du plus sombre encore. Ces formes s'entrechoquaient. Elles heurtaient les vitres. Un orage de manifs émanait dans la maison pour assister à la mort de cette femme.

Tandis que tout le monde observait cette vertu noire derrière la vitre, la femme serra dans ses mains

celles de Thibaut. Il lui rendit son geste, mais ce n'était pas l'ultime sollicitude d'un instant qu'elle recherchait : elle le forçait à ouvrir le poing afin d'y déposer quelque chose. Thibaut sut aussitôt que c'était une carte à jouer.

Quand il se tourna vers la femme, elle était morte.

Thibaut était fidèle à son mouvement. Il n'aurait su dire ce qui le poussa à glisser le rectangle de carton dans sa poche, à le dissimuler à ses camarades de la Main à plume.

Sur les pavés que surmontait son autre main, la femme avait inscrit des lettres avec son index en guise de pinceau. Son ongle s'était noirci d'une encre surgie de nulle part, fournie par la ville en ses derniers moments. Elle avait écrit deux ultimes mots.

FALL ROT.

\*

À présent, plusieurs mois après, Thibaut se recroqueville sous une porte cochère parisienne, la main serrée dans sa poche autour de cette carte. Il porte un pyjama de femme bleu et or par-dessus ses vêtements.

Le ciel rugit. Deux Messerschmitt surgissent sous les nuages, poursuivis par des Hawker Hurricane. Les toits explosent sous le feu britannique, puis les avions s'arrachent à leur plongeon. L'un des Allemands s'enroule soudain vers l'arrière en une

manœuvre virtuose, crachant de toutes ses armes, tandis qu'un des HH se déplie dans une rafale de feu en s'ouvrant comme des mains, comme un baiser qu'on souffle, brasier en chute libre qui va changer en poussière un bâtiment invisible.

L'autre Messerschmitt vire de bord vers la Seine. Les toits tremblent à nouveau, cette fois par en dessous.

Quelque chose s'élève du ventre de Paris.

Une vrille de couleur pâle, large comme un arbre, hérissée de tons vifs. Des grappes de bourgeons ou de fruits gros comme des têtes humaines y frémissent. Le végétal s'épanouit largement au-dessus de l'horizon des toits.

Le pilote allemand vole droit vers ces fleurs éclatantes, comme affriolé, ivre de la plante. Il plonge vers la végétation. Qui étale des feuilles tremblantes. L'immense vigne fouette l'air d'une dernière liane, qu'elle torsade autour de l'avion. Elle l'arrache de l'air, le rabat sous les toits, jusque dans les rues, invisibles de là.

Il n'y a pas d'explosion. L'engin a tout bonnement disparu dans les profondeurs de la ville.

Les autres avions se dispersent fiévreusement. Thibaut attend. Il laisse ralentir son cœur. Quand le calme a regagné son visage et qu'il sort enfin, c'est sous un ciel propre.

Thibaut a vingt-quatre ans, il est sec, maigre, musclé. Ses yeux s'agitent sans cesse : il guette dans

toutes les directions ; il a l'impatience agressive et les mâchoires contractées du Néoparisien. Il se fait un devoir de garder les ongles et les cheveux courts. S'il plisse les yeux, ce n'est pas juste par suspicion : il n'a pas les lunettes qu'il lui faudrait sans doute. Sous sa tenue de nuit féminine aux teintes éclatantes, il porte une chemise blanc sale, reprise, et des bottes noires usées. Cela fait plusieurs jours qu'il ne s'est pas rasé. Il est galeux, puant.

Ces pilotes étaient téméraires. L'air de Paris regorge de raisons de ne pas le prendre.

Il y a pire que les jardins gobe-avions comme ceux qui ont capturé le Messerschmitt. Les cheminées sont secouées par d'extatiques nuages d'orage aviaires. Des squelettes enflés comme des dirigeables. Il plane des nuées d'hommes d'affaires et de femmes en manteau désuet, aux ailes de chauve-souris, qui débitent des réclames à tue-tête et vont coincer les hélices d'avion avec leurs chairs douteuses. Thibaut a vu une escadrille de géométries mono, bi, et même triplanes, de sphères emplumées, d'énormes, d'affreux fuseaux et même une haute fenêtre aux rideaux noirs, volant au-dessus des toits tels des morts ambulants à la poursuite d'un bombardier Greif à détruire d'un contact dématérialisant.

La plupart du temps, il parvient à nommer les manifestations qu'il voit, quand elles ont des noms.

Il était déjà engagé avant-guerre dans le mouvement qui les a engendrées et que ses détracteurs

ont accusé d'obsolescence, d'impuissance. « Je me moque bien de ce qui est à la mode! » a-t-il répondu à sa mère en agitant la publication achetée à l'aveugle auprès d'un bouquiniste compatissant de la rue Ruelle qui savait lui mettre de côté tout ce qui relevait de sa marotte. « Ça parle de libération! » Le vendeur, Thibaut le comprendrait par la suite, acceptait parfois de lui céder des raretés pour des sommes dérisoires. Le dernier paquet envoyé par ses soins était parvenu au domicile familial deux jours avant que son jeune client ignorant et enthousiaste ne quitte les lieux pour toujours.

Quand, par la suite, Thibaut avait assisté à l'entrée des Allemands dans la capitale, leurs colonnes qui défilaient près de l'Arc de triomphe lui avaient fait l'effet d'un collage sinistre, d'un avertissement d'agit-prop.

À présent éloigné de ses propres sphères, il parcourt les larges artères désertes du 16<sup>e</sup>, fusil brandi et ourlet doré battant. Le soleil dessèche les ruines. Un chat miraculeusement épargné par le couteau du boucher surgit d'un char allemand incendié pour se quérir un autre trou.

Une végétation sauvage perce les carcasses de voitures et le sol des kiosques à journaux. Elle enveloppe les ossements de ceux qui sont tombés. D'énormes tournesols poussent partout, et l'herbe, sous les pieds, est émaillée de plantes qui n'existaient pas avant l'explosion, qui font du bruit ou qui bougent. Des fleurs pour amants aux pétales

constitués en alternance d'yeux elliptiques et de cœurs de *cartoon* pulsatiles bouquettent dans la gueule de serpents dressés tels des tiges, qui se balancent en observant le passage prudent de Thibaut.

Décombres et herbes folles se tassent quand il atteint le fleuve. Le ciel se déploie. Thibaut guette les monstres.

Dans les hauts-fonds et la boue de l'île aux Cygnes, des mains humaines rampent sous des coquilles en spirale. Un banc de requins de Seine soulève une écume sale en contrebas du pont de Grenelle. Ils se balancent, s'élèvent, surveillent l'approche de Thibaut tout en mâchant le cadavre flottant d'un cheval. Chacun a le dos creusé et présente un siège de canoë devant son aileron.

Thibaut parcourt le pont au-dessus d'eux. Il s'arrête à mi-course. Se campe là, à découvert. Ça a beau être éprouvant pour les nerfs d'un combattant tel que lui – se mettre à l'abri le démange –, il s'oblige à rester les yeux grands ouverts à cet endroit. Il balaie du regard la ville altérée.

Des tessons de ruines, un contour effondré. Une tour Eiffel découpée en silhouette toise la ville sur fond de ciel dégagé. Sa moitié supérieure aux allures de flèche d'église miroite où elle a toujours été, au-dessus des jardins ordonnés, là où le pont d'Iéna aboutit sur le

quai Branly, mais à mi-chemin du terre-plein le métal s'interrompt. Rien ne le relie au sol. Le monument est suspendu, tronqué. Quarante étages plus haut, un vol des courageux oiseaux survivants de la capitale plonge sous des moignons de poutrelles. La moitié de tour pointe une ombre longue.

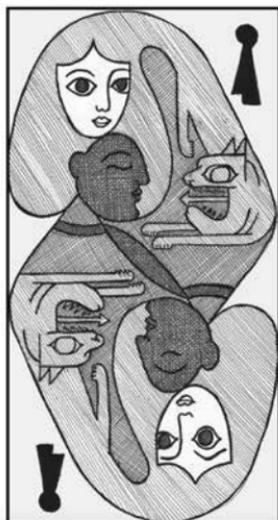
Où sont les cellules de Main à plume à présent ? Combien ont succombé ?

Plusieurs mois auparavant, après la Vélo, Thibaut a été, peut-on dire, appelé à agir, pour autant que quiconque soit désormais appelé à quoi que ce soit. Une invitation lui est parvenue par l'entremise des réseaux de la ville. Avec des nouvelles d'anciens camarades.

« On me dit que c'est toi le patron par ici », a indiqué la jeune femme venue en éclaireuse. Ça n'a pas plu à Thibaut. « Acceptes-tu de venir ? »

Thibaut se rappelle combien la carte à jouer lui pesait, dans sa poche. Savait-on qu'il la détenait ? Était-ce pour cela qu'on venait le trouver ?

Elle représente une femme stylisée au teint pâle, qui ouvre doublement de grands yeux dans sa symétrie axiale. Ses cheveux jaunes deviennent deux gros félins qui l'emmailotent. Sous chacun de ses visages s'en inscrit un second, bleu, de profil, à l'œil fermé – à moins que ces visages aussi ne soient le sien. Il y a un trou de serrure noir dans le coin supérieur droit ainsi qu'en bas à gauche.



« Voyons, a dit Thibaut à la messagère, pourquoi me veulent-ils ? Je suis occupé à protéger le 9<sup>e</sup>. »

Peu après avoir décliné cette invitation, il a reçu la nouvelle qu'une sortie dramatique avait horriblement échoué. Des rumeurs circulaient sur l'identité des morts : la liste entière de ses professeurs.

*Adieu*, songe-t-il enfin, après toutes ces semaines. Son pyjama claque au vent.

\*

Thibaut avait quinze ans lors de l'explosion de la bombe S.

Un cri évoquant une sirène lointaine, près du fleuve, puis un déferlement de noirceur et de

silence qui s'essorent, laissant le jeune Thibaut pantelant et ahanant, cillant toute une minute sans y voir; derrière tout cela, Paris immobile et prête; une chose qui émerge, qui fait irruption dans l'inconscient urbain alors qu'elle en provient. Un rêve envahi via ses profondeurs, et voilà la plus belle ville du monde peuplée par le produit de sa propre imagination et par la laideur de l'abîme.

Thibaut n'était pas de nature à jouer les maquisards mais, détestant l'envahisseur et se démenant pour ne pas mourir, il avait appris à se battre. Parisien, il avait été aspiré dans une apocalypse – avec laquelle, ne tarderait-il pas à l'apprendre à sa grande surprise, il avait des accointances.

Ces premières journées avaient été une folie intégrale d'assauts menés par des formes impossibles et des squelettes oubliés. Nazis comme résistants s'étaient entretués lors des combats de rue en tentant de contenir les *rêveries* qu'ils ne parvenaient pas à comprendre. Le lendemain de l'explosion, en tentant de sécuriser un secteur, une Wehrmacht terrifiée avait acculé Thibaut, sa famille et tous leurs voisins dans un enclos barbelé au milieu de la chaussée. Les civils y avaient piétiné en agrippant leurs sacs et leurs rares effets tandis que les soldats querelleurs leur vomissaient des insultes.

Un gigantesque mugissement avait retenti puis n'avait pas tardé à s'approcher. Thibaut, à ce stade, avait déjà reconnu la voix de ce qui serait une manifestation.

Tout le monde avait hurlé en réaction à ce bruit. Un officier pris de panique avait agité son arme, fini par la braquer avec détermination vers les civils rassemblés. Il avait tiré.

Certains soldats avaient tenté de l'empêcher de recommencer, sans y parvenir, d'autres s'étaient joints à lui. Par-delà les échos du carnage, la manif n'avait pas baissé d'un ton. Thibaut se rappelle la façon dont son père est tombé, ainsi que sa mère, en tentant de le protéger de son corps, et comment il est tombé à son tour sans savoir si ses jambes cédaient sous son poids ou s'il feignait la mort pour survivre.

D'autres cris : la voix de la manif s'était encore rapprochée. D'autres bruits de violence. Et puis, en fin de compte, quand c'en avait été fini de toutes ces vociférations et tous ces coups de feu, Thibaut avait redressé lentement la tête au milieu des morts, tel un phoque sur l'océan.

Son regard fixait une grille en métal : le viseur d'un heaume de chevalier surmonté d'un panache. Un heaume beaucoup trop grand. Et situé à quelques centimètres de son visage.

Cette présence casquée le contemplait. Il avait cillé ; le métal, tremblé. Thibaut et la manif étaient les seuls êtres dotés de mouvement. Tous les Allemands avaient succombé ou disparu. La manif vacilla mais Thibaut resta coi. Il attendait qu'elle le tue, elle soutenait son regard.

Elle l'avait épargné. De nombreuses autres ne tarderaient pas à l'imiter.

Elle s'était redressée en chancelant, se relevant des chairs et des débris du massacre. Elle s'était dépliée, haute de sept ou huit mètres, composite impossible de tour, d'être humain et d'un immense bouclier, tous disproportionnés, transformés en un immense corps unique aux bras dépourvus de mains et dressés, presque graciles, sur le côté – le gauche, environné de taons. Elle s'était révélée dans la plainte creuse de ses charnières de visière. Quand ce son avait reflué, elle s'était éloignée à grandes enjambées sur au moins trois membres : une énorme jambe d'homme bottée et deux pieds de femme chaussés de hauts talons.

Puis le silence. Et Thibaut, enfant de la guerre, avait fini par ramper en frémissant à travers l'hécatombe, jusqu'au champ de gravats où il avait découvert le cadavre de ses parents et fondu en larmes.

Il a souvent imaginé une traque vengeresse pour retrouver cet officier qui fut le premier à faire feu, mais il ne se rappelle plus quelle tête il avait. Ou sinon, ce ou ces hommes dont les munitions ont tué ses parents, sauf qu'il ignore qui ils étaient. De toute manière, dans ce chaos, ils ont sans doute fini sous les balles de leurs propres camarades ou écrasés par les briques quand la manif a renversé la façade.

\*

Rue Giroux, la maçonnerie s'affale en des tas informes. Des briques rebondissent le long d'une

pente inégale. Une jeune femme émerge, cheveux semés de poussière, visage ensanglanté, maculé. Elle ne voit pas Thibaut qui l'observe. Elle se ronge un ongle puis se carapate.

Une personne parmi des milliers d'autres piégées. Les nazis ne laisseront jamais Paris contaminer la France. Toutes les voies d'accès et de sortie sont bloquées.

Avant de décider cet isolement, lorsqu'il était apparu que les manifs, nouveaux êtres aux pouvoirs inédits, ne s'effaceraient pas d'elles-mêmes, le Reich avait d'abord tenté de les détruire, puis de les employer – ou de faire monter au créneau les siennes, moins capricieuses que ses alliés infernaux. Il avait réussi à en invoquer quelques-unes grâce à sa manifologie : plusieurs statuettes incompetentes ; un *weltgeist* de Céline, lassitude fongique, poussière semi-consciente et déliquescence contaminant chaque immeuble après l'autre. Mais leurs succès avaient été rares, non viables, incommandables.

Aujourd'hui, plusieurs années après la bombe, Thibaut a l'impression que l'on parvient à une seconde période : les manifs se sont mises à diminuer en nombre.

Paris en regorge encore, bien entendu. Celui qui en douterait n'a qu'à se promener pour constater ce qu'il croise sur sa route. Énigmarelle, robot affecté, émergé tout droit d'un catalogue d'exposition, bras étendus pour une étreinte mortelle. Un chat bipède aussi gros qu'un enfant, ineffectif, qui rêve

et observe avec la concentration d'un être doué de raison. On rencontrera de telles figures encore un bail, ça semble évident.

Mais quand on continue à déambuler comme Thibaut le fait, en restant hors de vue pour éviter le danger, on en vient fatalement à longer à nouveau une étendue de fenêtres et de briques intactes, non touchées par la guerre – au point qu'un instant on pourrait se croire revenu dans le Paris d'avant.

*Rien ne me manque*, se réaffirme Thibaut pour la énième fois. Ni l'avant-guerre ni la sécurité relative récente du 9<sup>e</sup> arrondissement. Les nazis bloqués dans le 10<sup>e</sup> n'ont jamais réussi à reprendre ces rues ni les paysages altérés qu'elles quadrillaient, paysages dont les topographies alpines lissées évoquent des draperies qui pendent, aux immeubles tout de pièces gelées remplies d'horloges. Des lieux où la géographie se reflète elle-même. Personne ne parviendra à annexer le 9<sup>e</sup>, l'art réfractaire lui est trop consubstantiel et l'arrondissement refuse d'abriter quiconque n'en est pas partisan – seules les forces surréalistes, soldats de l'inconscient, ont pu y demeurer en arrière-garde. Les membres du réseau Main à plume.

*Rien ne me manque*. Thibaut crispe le poing autour de son arme.

Ici, chaque arbre des quais est soumis à des saisons différentes. Feuilles mortes comme vives.

Thibaut a des envies de voies de chemin de fer. D'itinéraires de sortie. Sous un réverbère, il fait

nuit. Il s'y adosse, s'immobilise, puis observe de longues minutes les étoiles. *Est-ce que je mérite même encore ces endroits ?*

Ses camarades sont arrivés au mauvais moment et de bien mauvaise façon. La Libération était un piège. Mais puisque je n'y trouve aucune joie, je ne vaudrais peut-être pas mieux qu'un des gars de Staline. Ou qu'un des idiots utiles de De Gaulle, ces ennemis de la vraie liberté.

*Ce n'est pas moi,* conclut-il, *non.*

Il se lève, quitte la petite manif et repart dans la clarté solaire au-delà du nocturnet, quand soudain un vagissement submerge la rue.

Aussitôt, il se laisse tomber au sol pour se mettre à couvert derrière un moignon de colonne tout en épaulant son arme. La guerre lui a appris à rester immobile. Le bruit qu'on entend n'est pas humain – pas plus que manif, il en jurerait.

Il attend en retenant son souffle. Des bruits d'approche pesants. Quelque chose se profile lentement. Thibaut cale le cran de son viseur, resserre sa prise sur la crosse.

Un corps oscillant qui évoque un taureau énorme. Il a les flancs ensanglantés, et irisés comme de l'eau le serait de pétrole. Sur son front, il arbore de nombreuses et longues cornes grises disposées au hasard, brisées pour certaines. L'être beugle de nouveau, montre des crocs carnivores.

Son piaffement irrégulier vibre sourdement à travers le sol. Sa progression n'a pas la patte onirique

des manifs. Au contraire de ces dernières – aussi inconcevables et inédites soient-elles quand Thibaut les découvre –, rien chez lui ne donne l'impression d'un terrain familier. La bête sainte. Elle dégoutte et dégoûte. Le sang grésille et fume, heurte la chaussée en des mouchetures de feu; quand elle secoue la tête, d'autres s'éjectent de ses cornes pour atterrir humidement. À la révolusion qui saisit ses entrailles, Thibaut comprend qu'il s'agit là de matière de manif.

Quand démons et art incarné ne parviennent pas à s'éviter, ils se combattent, horriblement. C'est de la chair fraîche qui dégouline de la face du démon.

Au cours des journées qui ont suivi la bombe S, les forces allemandes et les manifs qui venaient de surgir ont été rejointes, à l'épouvante générale, par des bataillons de forces du Pandémonium, d'où provient cet envahisseur taurin égaré.

Les exigences de la survie ont poussé certains camarades de Thibaut à tenter de comprendre ces adversaires jadis déchus et qui s'en relèvent désormais: la Main à plume a accumulé une expertise issue des ouvrages obscurs qu'elle a débusqués; ils ont extorqué des renseignements aux invocateurs allemands captifs ainsi qu'aux prêtres spécialisés de l'épiscopat naissant d'Alesch. Les militants les plus intrépides ont capté des bribes du dialogue bramé des démons, croisé les informations, décrypté les rumeurs de pactes malsains entre l'Enfer et le Reich. Élise aurait peut-être su dire devant quelle

diablerie Thibaut se retrouve maintenant. S'il ne prie pas tout à fait Dieu, il s'est lancé dans une supplique : *Faites que je reste invisible à cette apparition.*

Tout ce qu'il y a à savoir, c'est que c'est un démon, et un gros.

Comme la plupart de ses semblables, l'être, blessé, souffre manifestement. Sauf que vu sa masse, ça n'aidera pas Thibaut. Les quelques charmes anti-Infernaux dont il dispose dans son havresac ne sont pas de taille : cette bête le tuera si elle le découvre.

Mais elle s'éloigne péniblement sans regarder vers lui, en raclant par terre ce qui a tout l'air d'une quantité variable de sabots. Elle laisse dans son sillage une traînée de sang enflammé et de sol défoncé.

Thibaut attend qu'elle ait bifurqué au carrefour. Il tend l'oreille pour guetter le bruit qui décroît, puis attend encore jusqu'à ne plus rien entendre. Ce n'est qu'à ce moment qu'il se laisse aller, qu'il s'affale en tâtant son pyjama. Même cela, songe-t-il en suivant du doigt le rebord de l'ourlet, ça n'aurait pas pu le sauver. *Je devrais m'éloigner des rues*, se dit-il avant d'ironiser : *Prends donc le métro, tant que tu y es!*

Il pense alors à ses proches morts, au Bois. Il médite sur le ratage, l'attaque dont il s'est dissocié.

De son havresac, il tire un crayon et un vieux cahier d'écolier taché, moult fois plié et replié. Il ouvre ses carnets de guerre.

*Je ne suis pas un déserteur, merde. Cette mission n'a plus aucun sens. Je ne suis pas un déserteur.*

\*

Thibaut avait presque dix-sept ans lorsqu'en se fiant aux récits des rescapés, au bruit des tirs, aux restes calcinés, tordus bizarrement, des patrouilles allemandes et aux intuitions qui s'emparaient parfois de lui, il avait remonté la piste des Main à plume parmi les ruines.

Il était arrivé en agitant des publications décousues, et si énervé, si tremblant, qu'il avait fait s'esclaffer sans méchanceté le comité venu à sa rencontre. On l'avait amené au QG.

« C'est bien vous, pas vrai? » avait-il répété à ses recruteurs en montrant les pages, les noms. Lorsqu'il avait martelé vouloir se joindre à eux, ils avaient continué à rire.

Ils l'avaient mis à l'épreuve. Lorsqu'il affirma tout ignorer du maniement des armes à feu – il n'en avait jamais tenu, alors –, leur plaisanterie fut qu'il n'aurait qu'à essayer les automatiques, comme l'écriture du même nom. « Qui a dit que l'acte surréaliste le plus simple consiste à descendre dans la rue pour tirer au hasard? » Il le savait, ça leur avait plu.

D'autres épreuves. Ils avaient désigné certains objets dans le fatras qui emplissait leur cave en lui demandant lesquels étaient surréels et lesquels du

rebut. Thibaut avait considéré les configurations et marmonné des réponses sans se laisser le temps de la réflexion – le pied de fauteuil griffé n'était rien, une boîte à cigares vide et une brosse à cheveux, si, et ainsi de suite. Il ne se ravisa qu'une fois, sur un objet dont il n'allait garder aucun souvenir par la suite. Ils finirent par considérer cet adolescent d'un air plus pensif.

Quand l'un des accrédateurs se dénuda le pied pour se masser l'orteil, Thibaut, avec une assurance qui ne le caractérisait pas encore, rafla la chaussure de l'homme surpris et ramassa le chandelier écarté jusque-là en tant que simple objet, pour le placer dans le vieux soulier de cuir en annonçant : « Maintenant, c'est surréel. »

Les coups d'œil qu'échangèrent alors ses futurs camarades, hommes et femmes – artistes, fonctionnaires et curateurs de musée passés à la Résistance –, ne lui échappèrent pas.

« Tu veux te battre, je comprends ça, avait dit le semi-déchaussé avec un regard en coin. Sauf que pour l'instant, avec tout ce qu'il y a dehors... D'ailleurs, pourquoi comme ça? Pourquoi avec nous? Vu l'état dans lequel est la ville, n'est-ce pas plutôt de la poésie qu'il nous faut?

— Nous nous refuserons toujours à fuir la poésie pour la réalité, mais nous nous refuserons toujours aussi à fuir la réalité pour la poésie! » s'était écrié Thibaut du tac au tac. Les sélectionneurs avaient battu des paupières. « Qu'on ne vienne pas non plus

nous dire que notre action est superflue, car alors nous répondrons : le superflu suppose le nécessaire ! »

Il venait d'identifier cette question – l'ultime épreuve. La réponse était signée Jean-François Chabrun, dans son adresse aux francs-tireurs, aux électrons libres surréalistes restés à Paris au moment de l'arrivée des nazis. Une prophétie, une promesse écrites après un cataclysme et juste avant le suivant. Malgré la bombe S, les membres de la Main à plume n'y avaient pas renoncé, et Thibaut lui avait voué fidélité.

Il ne sera jamais tireur d'élite. Au mieux, il se débrouille au combat à mains nues. Il a été admis dans le groupe pour son regard particulier, pour les relations qu'il établit, la synchronicité qu'il sait remarquer et invoquer. Ses camarades lui ont appris à véhiculer ce qu'ils appellent la *disponibilité*, à être un récepteur. Pour capter le hasard objectif.

C'est dans des chambres de bonne au dernier étage d'immeubles penchés, au sein d'une ville transformée en champ de tir et en territoire de chasse pour des impossibilités, que Thibaut a appris la survie autant que la poésie, auprès de Régine Raufast, Édouard Jaguer, Rius, Dotremont et même de Chabrun, des techniques qui n'allaient plus le quitter par la suite quand, sa formation terminée, il partirait, reconnaissant et solidaire, répandre la résistance, se joindre à d'autres maquisards et en recruter. En sa compagnie, Jacques Hérold a fait flamber une chaîne noire.

Dans les miasmes de l'après-bombe, tous les Parisiens se sont senti pousser des organes invisibles que la présence du merveilleux chatouille. Ceux de Thibaut sont puissants.

Les surréalistes pris au piège ont compris dès le départ la nature des formes apparues après l'explosion. Pas les croquemitaines clinquants qu'étaient les démons – eux, ils en faisaient aussi peu de cas que possible. Mais les autres, les manifs, ils les ont reconnues. Ils ont été les premiers à les identifier, à vouloir développer la stratégie de guerre urbaine qui leur avait valu le respect. Ce n'était pas l'obéissance que les Main à plume devaient aux manifs, plutôt une forme d'allégeance. On était loin de l'insurrection espérée mais elles donnaient une idée du surréalisme. Elles étaient d'une beauté convulsive et elles s'étaient installées pour de bon. Poètes, artistes, philosophes, militants, envoyés et fauteurs de troubles secrets de la résistance étaient devenus leurs soldats, comme il se doit.

Seul à présent, Thibaut boit à la liberté de Paris à même une colonne humide, sur une place couverte de briques évoquant des fleurs ratées.

\*

Il y a plusieurs mois, ses éclaireurs du 9<sup>e</sup> ont signalé des démons dans un immeuble transformé en charnier non loin de la place Clichy. Thibaut et les camarades de sa cellule se sont dévisagés, horrifiés.

« Aucun dompteur nazi ne les accompagne », a ajouté Virginie. C'était une recrue récente, indomptable mais jeune et ignorante, de la résistance surréaliste. « Ils sont déchaînés. C'est si urgent que ça? On doit vraiment...? »

— Tu n'as jamais eu affaire à eux, sinon tu saurais », a répondu Thibaut.

Le problème, expliqua-t-il, c'est qu'on ne pouvait pas plus s'accommoder d'un diable que d'une écharde infectée ou d'une réaction allergique. À quelques rares intrus près – des gaffeurs qui empiétaient –, la puissance de l'arrondissement les avait maintenus à distance jusque-là, mais maintenant qu'ils s'y étaient établis, si nul ne les en chassait ni ne les détruisait, ils allaient transformer le secteur en un lac de sang et d'agonie infernale. Les surréalistes se résolurent à préparer un exorcisme.

Il y avait du plaisir dans une partie du processus et de ses accoutrements, vestiges de la sorcellerie qui avait fait honte aux Lumières. D'autres exigences, néanmoins, pouaient le cléricalisme et les résistants ont été écœurés par leur efficacité. C'est avec dégoût que Thibaut et Élise ont apporté le sac de crucifix, les fioles d'eau bénite et les cloches au père Cédric. Élise a fait un bon mot à ce sujet – elle était petite-fille de rabbin. Le vieux curé s'est répandu en bénédictions décousues. Ils l'ont payé en cigarettes et en vivres.

« Tendez l'autre joue, mon père, a lancé Élise en voyant son expression. Si vous cherchez à fréquenter

des moutons, allez donc rejoindre les FFL. D'ici là, c'est un mariage de désagrément entre nous. Vous voulez partir? La porte est par là. »

Il était plus en sûreté avec eux, et inversement. Une symbiose inconfortable. Les surréalistes méprisaient sa vocation et lui les détestait pour leur athéisme militant, mais chacun savait qu'un prêtre accomplissant certaines absurdités de son office pouvait être utile lorsqu'on avait à combattre des démons.

« Pourquoi? avait demandé Thibaut à Élise quand ils étaient repartis. Pourquoi crois-tu que ça marche? Rien de tout cela n'est vrai, et pourtant...

— Peut-être que les démons sont comme les gens, qu'ils apprécient les rituels. »

L'équipe de Thibaut avait beau se moquer de l'ecclésiastique et le chahuter, ils faisaient preuve d'un respect inamical envers lui: quoi que Cédric soit par ailleurs, il résistait. Dans ces rues, la tradition dont il relevait était devenue une révolte improbable. À la différence de beaucoup de membres du clergé, il avait refusé de faire la paix avec le nouvel évêché de Paris et avec son chef, Robert Alesch.

Avant la reconfiguration, l'abbé Alesch avait prêché contre les nazis des mois durant. Quelques rares intimes le savaient alors membre du mouvement clandestin de Jeannine Picabia, le réseau Gloria. Il avait joué les coursiers et les confidents – capable qu'il était, en tant que prêtre, de circuler entre les zones tout en transportant messages et contrebande. Ses camarades de Gloria l'appelaient « L'Évêque ».

Il les prenait en confession. Alesch, maquisard le jour, informateur la nuit, payé non pas trente pièces d'argent mais douze mille francs par mois.

C'était un agent double. Au cours des semaines qui avaient suivi la bombe S, il avait vendu ses camarades à ses commanditaires nazis et presque tous étaient morts.

Deux activistes austères, Suzanne Dechevaux-Dumesnil et son amant irlandais Beckett avaient réchappé du carnage de Gloria. Ils avaient fait passer le mot de la perfidie d'Alesch, mais celui-ci n'avait pas pris la tangente, au contraire, puisqu'il venait d'inaugurer une théologie de la trahison. Un catholicisme de la collaboration – à la fois avec l'envahisseur allemand et avec ceux des enfers. Rome l'avait excommunié et il lui avait rendu la pareille. Il s'était proclamé évêque de sa propre Église ayant pour bailleur de fonds Hitler.

La détestation d'Alesch était un terrain d'entente entre Cédric et les surréalistes.

Au crépuscule, les combattants avaient grimpé jusqu'aux toits, fusils chargés des balles sardoniquement bénites par Cédric. Ils se munissaient d'armes pour toutes sortes d'éventualités. Dans Paris, on devait être prêt à se battre à la fois contre de l'art et des Infernaux – sans compter les nazis.

Thibaut était prêt pour les manifs. Il en était devenu expert, il savait pratiquer la cathexis

ou employer contre elles une arme elle-même manifestée.

Quant aux êtres humains, bien sûr, il était possible de les tuer à peu près n'importe comment.

Les maquisards avaient picoré parmi les bosquets de cheminées comme on rassemble du bois. Parmi les vieilles briques, les corneilles mortes, les ardoises et les gouttières, on voyait des pendules et des bonshommes de ficelle. Les détritrus des surréels, inconsciencés évanescents. Il y avait des portes au bord des toits. Des êtres nébuleux marchant trop près, que Thibaut se refusait à regarder.

C'est alors qu'un cri tremblotant s'éleva. Les Main à plume s'approchèrent prudemment sous l'immensité du ciel. Parvenus à la source du bruit, ils plongèrent leur regard dans la verrière étoilée d'un entrepôt comme si c'était une mare de voyance.

Tout en bas, un homme en robe de bure convulsait, suspendu au-dessus du sol empoussiéré. Il se débattait parmi des monstres.

Une bête au museau en trompette, aux yeux de poisson, agitait un gourdin en une percussion brutale. Une chose sans pattes munie d'ailes de chauve-souris le fouettait avec sa queue hérissée de piques et de ventouses. Des animaux de chiffon mâchaient les doigts du prisonnier et l'agaçaient de leurs cornes.

« Bon sang! murmura Virgine. Venez. »

Les résistants grinçant des dents brandirent leurs armes. Un être évoquant une poupée de lézard

renâclait, un assaillant poilu à tête de cochon poussait des vivats entre les attaques.

« Attendez, parvint à dire Thibaut, la main en l'air. Regardez. Regardez ses vêtements.

— Sors-toi de là, Thib, enjoignit Pierre en visant à travers le verre.

— Attends. Il a déjà bougé exactement comme ça il y a deux minutes. »

L'homme se remit à crier.

« Écoutez. » Au bout d'un petit moment, le chevrottement reconnaissable se répéta. « Regardez les démons, dit Thibaut. Regardez-le, lui. »

L'homme avait des yeux aussi flottants que lui et un regard plat comme du béton. Il gémissait, se tortillait, mais ses plaintes n'augmentaient ni ne diminuaient de volume et le sang s'éclaboussait sans cesse en dessous de lui en une flaque qui ne grossissait pas.

« Ces démons sont trop sains, finit par lâcher Thibaut. Ils répètent tout cela comme un disque rayé. Ce ne sont pas des démons. Et ce qu'ils torturent n'est pas un homme. »

Les rues changeantes de Paris résonnaient à présent du galop de sabots durcis en Enfer. Après la bombe, les diables avaient jailli des égouts, déchiré les arbres de l'intérieur telles des portes qu'on fend. Ils s'étaient déversés dans le monde comme l'avaient fait les manifs – alors qu'ils n'étaient pas comparables, pas du tout, que l'explosion relevait

à l'évidence d'une autre nature que la leur. À croire qu'elle ne les avait pas fait naître, qu'elle n'était qu'un prétexte. Issus d'un paysage de souffrance qu'on apercevait au passage, ils avaient nagé jusqu'à la surface en grondant et percé le pavé transformé en lave. Des géants avec des toiles d'araignée pour visage, des généraux à tête de crabe encastree dans des mâchoires, et ainsi de suite. Ils portaient des armures et de l'or. Ils lançaient des sorts pestilentiels et braillaient avec un enthousiasme abyssal.

Mais les démons avaient beau ricaner, ils faisaient la grimace. Lorsqu'ils ne se croyaient pas observés, ils se frottaient la peau avec moult précautions. Quand ils tuaient et torturaient, c'était légèrement besogneux. Ils avaient l'air angoissés. Ils ne puaien pas seulement le soufre, mais aussi l'infection. On les entendait parfois sangloter de douleur.

Les démons de Paris étaient de grands bavards. Ils arrivaient en vociférant dans une centaine de langues. Ils cognaient tout en mugissant des descriptions de leurs cités chtoniennes et en frappant de leurs griffes les blasons qu'ils arboraient, ceux de leur maison infernale. Ils braillaient un peu trop souvent à ceux qu'ils chassaient et tuaient que c'était de l'Enfer qu'ils venaient, histoire de terrifier leur monde.

Ils étaient arrivés dans les rues flanqués de nazis et d'hommes de Vichy, patrouillant avec des officiers, lançant des attaques conjointes à base de balles, de bombes, de salive et de sang bouillant.

C'était clair : alors que les manifs n'avaient personne pour les superviser, le Reich avait invoqué ces autres êtres pour gagner la guerre. Leur collaboration n'était pas toujours réussie. Certaines fois, durant la charge contre leurs ennemis, leurs chamaileries explosives débouchaient sur des massacres, monstres et nazis s'éventrant mutuellement tandis que leurs cibles temporairement rescapées avaient droit, interloquées, au spectacle des accusations des deux bords.

À présent qu'ils étaient installés, au regard de l'observateur minutieux, les diables étaient aussi intimidés que leurs dompteurs militaires, aussi égarés que n'importe qui dans ce Paris impossible. Ils étaient apparus mais on ne les voyait pas redescendre. Quand on se cachait près de leurs tanières – comme le faisaient les espions humains les plus courageux, ou suicidaires –, on les entendait parfois sangloter sur la Géhenne d'où une démonologie incompetente les avait exilés à jamais.

On pouvait apprendre à discerner que l'art incarné de la ville les réfrigérait. Il les faisait fuir à toutes pattes lorsqu'il était supérieur en nombre, et attaquer nerveusement sinon.

« Ces êtres, assura Thibaut à ses camarades ce soir-là sur le toit en parlant des choses d'aspect démoniaque en contrebas, ne sont pas des démons. Ce sont des manifs. »

Des images incarnées. De démons et de leur victime. Et même pas douées de conscience,

contrairement à la majeure partie de l'art qui s'était incarné au Nouveau-Paris, tournant juste en boucle.

« Non! s'exclama Pierre en brandissant de nouveau son fusil. Des conneries! »

Il visa derechef, mais sans tirer, et ses camarades regardèrent la scène se répéter, jusqu'à ce qu'Élise rabatte le canon avec douceur.

\*

Thibaut chuchote à l'adresse des disparus.

Il fait nuit mais il continue à marcher. Il veut de l'air frais, il veut que l'obscurité étire ses angles comme de l'encre à dessin jusque dans la pierre blanche. Alors il parcourt les rues écroulées jusqu'à l'arrivée de la lune, puis il ferme les yeux et continue à déambuler, laissant son inconscient le mener vers l'immeuble vermoulu voulu, pour sa sécurité. *Je vais dormir une heure, se dit-il. Ou deux, trois, pas plus.*

Quand ses doigts entrent en contact avec du bois, il re-regarde. Il force la porte. Ses pas crissent sur un tapis spongieux. Il marche l'arme à la main.

Depuis le manteau de cheminée d'un vaste salon, un mammifère onirique l'observe de ses yeux de lémurien. Il lui fait la grimace. Du sang dégoutte de ses griffes-faucilles. Dans les flaques qui recouvrent le sol, une noyée gît sur le ventre. On distingue ses omoplates marbrées; Thibaut sait soudain,

dans un élan de clairvoyance, que l'animal attend qu'elle pourrisse.

Il ne devrait pas faire de bruit la nuit – surtout celle-ci, sa dernière – mais la rage du soldat raté l'habite. Il braque son fusil vers le galago carnivore. Qui hésite, comme le font les manifés devant Thibaut. Il lâche prise et tire, à la surréaliste.

Ses balles oscillent. Elles se corrigent à mi-chemin, éclatent dans l'être quand il saute, le plaquent contre le mur, où ses membres s'écrasent et se dissolvent tel du goudron.

Thibaut attend. Son arme fume. Rien n'apparaît. Il va pour retourner la morte mais s'arrête. Il se prend la tête dans les mains en se demandant s'il va fondre en larmes. Impossible de dormir, maintenant.

\*

Deux jours après l'assaut avorté des Main à plume contre les non-démons, alors qu'il mangeait son petit-déjeuner de pain rassis, Virginie a posé un livre sur la table devant lui.

« Qu'est-ce que c'est? » a-t-il demandé.

Elle a feuilleté les pages jusqu'à la gravure d'un être au nez littéralement en trompette, à la queue finie par une pique, et d'une horde de petits démons. Il les a reconnus. Ils cernaient le même saint Antoine qu'à quelques rues de là.

« C'est du Schongauer, expliqua-t-elle.

— Où as-tu trouvé ça ?

— En bibliothèque. »

Thibaut a secoué la tête devant sa folie, ou son courage. Piller une bibliothèque ! Les livres sont dangereux.

« Le problème, a-t-elle ajouté, c'est que cette manif... Elle n'a pas pu se générer toute seule d'un coup. On n'est pas assez près du cœur de l'explosion. »

Dans les ondes de choc fécondes de la bombe, ce n'étaient pas juste les rêves des surréalistes qui s'étaient manifestés. En leur compagnie, des formes issues de leurs ancêtres, leurs chouchous – les mouvements symboliste et décadent – avaient trouvé naissance, fantômes de leur proto-canon. Désormais, l'araignée hilare à dix pattes de Redon chassait embusquée à une extrémité de la rue Jean-Lantier en faisant claquer ses grosses dents. Une forme arcimboldienne au visage de fruits coagulés hantait les limites du marché de Saint-Ouen.

« Si c'était du Dürer, peut-être, ou du Piranèse. Alors que Schongauer ? Quelqu'un d'important, mais pas assez central pour se manifester spontanément, à mon avis. Je pense que quelqu'un a invoqué délibérément ce truc.

— Mais qui aurait fait ça ? a demandé Thibaut. Et pourquoi ?

— Les nazis. Ils cherchent sans doute des diables qui se plieront mieux aux ordres. Ils doivent vouloir leurs manifs rien qu'à eux, et ils n'arrêtent pas d'essayer. »

Ils se sont dévisagés. Représenté leurs ennemis soutirant des images dans des pages au moyen des engins invocatoires qu'ils avaient pu assembler.

« Le Führer lui-même est un artiste, après tout », signala Virginie d'une voix lente. Des reproductions de ses aquarelles à peine présentables aux lignes hésitantes, aux visages sans traits, aux façades urbaines ineptes, jolies et sans substance, avaient circulé comme des curiosités dans le Paris occulte. Virginie et Thibaut échangèrent un regard de mépris.

\*

Quelle qu'ait été leur source, ces manifs-démons étaient dénuées de force, de la vitalité nécessaire pour émerger pleinement. *Elles y sont sans doute encore*, se dit Thibaut. Dévorant sans cesse leur sainte proie muette.

Il approche du boulevard Garibaldi, puis du boulevard Pasteur. Derrière des volets, on distingue des vacillements de bougies. Ces immeubles sont de mini-communautés. Une famille dans chaque pièce, des poêles qui brûlent de la chaise cassée, des itinéraires terrés derrière les murs. Des villages verticaux. Thibaut s'endort et rêve tout en traînant des pieds sur la chaussée.

Il rêve d'Élise tombant vers lui au milieu de sang qui lui obscurcit le visage. Il voit Virginie, Paul, Jean, tous les autres, et arrive trop tard pour faire

quoi que ce soit à part soutenir leurs têtes à l'agonie dans la pénombre des arbres.

Thibaut ne pousse pas de cri mais il s'éveille en sursaut, toujours en train de marcher. Il arbore de nouveau son rictus urbain.

À un carrefour qui luit sous la lueur blanche de la lune, il y a du mouvement, et Thibaut ralentit. Deux squelettes. Ils agitent leurs membres décharnés. Ils décrivent un cercle lent.

Thibaut reste immobile. Les pieds des morts claquent.

Alain, le meilleur officier que sa cellule ait jamais élu en son sein, traitait systématiquement avec respect les ossements curés à la Delvaux, ou les squelettes face contre terre façon Mallo qui se démantibulaient à répétition. Cela n'avait pas empêché trois d'entre eux de le poignarder à mort avec leurs propres esquilles par une journée caniculaire de juin.

Thibaut bat en retraite. Il ne veut pas combattre de manifs.

L'organe qu'il possède, son nouveau muscle, se crispe devant un spasme soudain d'énergie manif. Elle vient d'ailleurs. Il titube. Ça se répète, si fort qu'il s'en plie en deux.

Une fusillade rapide. Les squelettes ne s'arrêtent pas. Les sons proviennent du nord. À l'écart de l'itinéraire de Thibaut, mais proches, et ses entrailles l'étreignent de l'intérieur, le tractent, et quand il se

met à courir, c'est, presque étonnamment, vers les coups de feu.

Franchir une frontière jusque dans le 7<sup>e</sup>. Un claquement à ses oreilles. Un autre tir. Une odeur de sève s'élève.

L'avenue de Breteuil est pleine de trembles. Leur ramure s'étend jusqu'à toucher les immeubles. Les Invalides, cette ancienne zone militaire étalée et jadis opulente, est invisible, vaincue par une végétation millénaire. Les réverbères s'escriment à percer les racines et les toits, la futaie. La cathédrale Saint-Louis des Invalides est remplie d'écorce. Le musée de l'Armée se fait évacuer par de curieux arbustes : sur plusieurs semaines, un sous-bois en arrache et en rafle les armes.

Un autre coup de feu : un vol d'êtres nocturnes se disperse. Quelque chose s'esclaffe. Une femme surgit de cette forêt au pas de course. Elle porte d'épaisses lunettes, un pantalon en tweed et une veste, tous maculés de gadoue humifère. Elle s'active sous du barda, agite un pistolet.

Des grondements se font entendre, un souffle rugissant. Des bêtes accourent depuis les arbres. Elles la pourchassent dans un étrange chancellement.

Ce sont de petites tables aux corps en planches roides, aux pattes de bois rigides, montrant des crocs de chiens féroces et agitant la queue. Elles hurlent, mordent dans le vide. Elles parcourent le sol inégal par saccades.

Thibaut grince des dents, dépasse la femme vacillante et s'interpose sur le trajet de ses poursuivants. Ils vont dévier devant lui, se dit-il, comme le font la plupart des manifs.

Sauf que la meute attaque. Et grossit en nombre.

Dans sa surprise, Thibaut est presque trop lent à braquer son fusil. Il tire au moment où le premier être animal bondit. Il transforme la table rugissante en une gerbe d'échardes.

Quand d'autres tables se jettent sur lui, sa tenue de nuit en coton devient soudain dure comme du métal. Thibaut balance ses bras. Le pyjama l'enserme, fait de lui un instrument, le propulse fort et vite. Un prédateur en bois et en taxidermie l'atteint machoires ouvertes et le bras protégé de Thibaut lui rompt l'échine en s'abattant.

Thibaut s'est campé entre la femme et les loups-tables, il montre les dents aussi bestialement que la horde. Les tables s'approchent à petits pas. Bouffée de hasard créatif, Thibaut tire sur le rictus de la plus proche. Elle s'effondre dans un mélange de sang et de sciure.

Des cris retentissent dans la forêt. On distingue deux, trois silhouettes parmi les arbres. Des uniformes ss. Un homme en manteau foncé qui crie en allemand : *Vite ! Faites attention ! Les chiens...*

Un officier costaud vise Thibaut depuis la pénombre. Thibaut mugit, mais les tirs rebondissent sur son torse. Le militaire fronce les sourcils tandis que Thibaut braque son vieux fusil malingre

pour tirer à son tour – et rater son coup, bien sûr. Comme l'homme le regarde toujours, idiot et lent, Thibaut fait feu à nouveau, cette fois avec *disponibilité*, et l'homme s'effondre.

Les loups-tables mordent. Un dompteur nazi veut les rappeler, les rassembler, et fait claquer son fouet ; Thibaut raffe le cuir au passage. La lanière le fustige, s'enroule autour de sa main, l'engourdit, mais il s'y agrippe. À son côté la femme se laisse tomber à terre, enfonce les doigts dans l'humus ; le meuble qui la menaçait tressaille et recule. Thibaut tracte le fouettard vers lui et le projette en arrière d'un uppercut qui le renvoie s'étaler dans le noir.

Les Allemands hésitent. La meute mugit. Thibaut cogne un arbre au point de le faire trembler, montrant ainsi sa force pyjamée. Les attaquants battent en retraite dans le couvert de la forêt, vers les couloirs des Invalides. Les humains appellent tout en courant et les petites tables se guident au bruit en retroussant les dents pendant que la nuit les absorbe.

« Merci, dit la femme. Merci. » Elle rassemble ses affaires éparses. « Venez. » Elle parle français avec un accent américain. Sa voix est frêle, ses intonations cultivées.

« C'était quoi, bon sang ? » demande Thibaut. L'homme qu'il vient de frapper est mort. Il lui fait les poches. « Je n'avais jamais vu de tels êtres.

— On les appelle loups-tables. Des manifestations de l’imaginaire d’un certain Brauner. Il faut partir. »

Thibaut la contemple. Il finit par lâcher : « L’œuvre de Brauner comporte une tête de renard. Ces tables-là étaient plus grosses que toutes celles que j’ai vues, et leur pelage plus gris. Elles n’évoquaient pas des loups. On aurait dit des bâtards. Les militaires les appelaient “chiens”. D’ailleurs, elles obéissaient aux ordres. Et... » (Il détourne les yeux de la femme.) « Comme je le disais, je n’ai jamais vu aucune manif comparable, y compris de loups-tables. »

*Sans compter qu’elles se sont jetées vers moi. Sans aucune hésitation.*

Au bout d’un instant, la femme s’excuse. « Vous avez raison. Je me suis méprise.

— Les loups-tables sont charognards, poursuit-il. Un coup de feu aurait dû suffire à les disperser. » *Ils se gorgent de nourriture en essayant de remplir l’estomac qu’ils n’ont pas, ils s’obstruent le gosier jusqu’à en vomir du sang, de la chair et de la salive, et ensuite ils remangent sans pouvoir s’en empêcher.* « Les loups-tables ne sont pas courageux.

— Bien sûr que vous connaissez les manifs, dit la femme. Pardon, je ne voulais pas me montrer grossière. Mais s’il vous plaît... partons.

— Qui êtes-vous ? »

Elle a quelques années de plus que lui. Un visage arrondi aux pommettes hautes, empourprées.

Brune, les cheveux courts. Elle le regarde depuis l'amas de racines sur lesquelles elle se penche.

« Que faites-vous ici ? demande Thibaut – pour aussitôt se dire qu'il le sait.

— Je m'appelle Sam. »

Il lui prend sa sacoche.

« Eh ! »

Il retourne l'objet.

« Que faites-vous ? » s'écrie-t-elle.

Il éparpille ainsi un appareil photo, des bobines de pellicule, plusieurs livres cornés. L'appareil photo n'est pas ancien. Thibaut ne sent aucune charge manif. Ces objets ne sont pas surréels. Il les contemple. Il s'attendait à trouver des butins récupérés. De vieux gants ; un serpent empaillé ; des choses poussiéreuses ; un verre à vin à demi fondu par de la lave et incrusté dans de la pierre ; des pièces de machine à écrire ; un livre couvert de berniques qui a reposé sous l'eau ; des pinces à épiler qui changent ce qu'elles touchent.

Thibaut avait pris cette femme pour une fondue de batailles, une pie voleuse de leurs champs. Les chasseurs d'objets se glissent par-delà les barricades pour rechercher, rapatrier et revendre tout ce qui a pu naître ou être altéré par la bombe. Des batteries aux énergies inhabituelles. Des objets soutirés à la quarantaine des nazis et qui seront revendus pour des sommes colossales sur les marchés noirs du monde extérieur. Des manif volées tandis que les résistants se battent pour la libération, tandis que

Thibaut et ses camarades affrontent des démons, des fascistes, des œuvres égarées, et succombent.

Il a presque plus de respect pour ses ennemis que pour les marchands de ce genre de choses. Dans la sacoche, il s'attendait à trouver une cuiller couverte de fourrure; un cierge; un galet dans une boîte. Il cille. Il plie et déplie le fouet du nazi.

Sam vérifie si l'appareil photo est abîmé.  
« Pourquoi avoir agi ainsi? »

Thibaut triture les livres du bout du pied comme s'ils risquaient de se transformer en d'autres butins inattendus. La jeune femme écarte sa jambe d'une claque. Des plans de Paris. Des revues: *Minotaure*; *Documents*; *Le Surréalisme au service de la révolution*; *La Révolution surréaliste*; *View*.

« Pourquoi transportez-vous ça? » demande-t-il.  
À voix basse.

La femme nettoie les couvertures du plat de la main. « Vous m'avez prise pour une chasseuse de trésors. Bon Dieu. » Elle le regarde à travers le viseur de l'appareil photo et il interpose sa main devant son visage. Quand elle appuie sur le bouton et que l'obturateur se déclenche, Thibaut ressent quelque chose dans ses veines. Il n'arrête pas de regarder les opuscules de cette Sam en songeant à ceux qu'il avait jadis. Il les a abandonnés, il y a des années, quand il a terminé sa formation. Un curieux hommage à ses enseignants que ces exemplaires supplémentaires, ces pages remplies de leurs travaux.

La femme pousse un soupir de soulagement.  
« Si vous aviez cassé ce matériel, ça n'aurait pas commencé du bon pied entre nous. »

Elle passe la tête dans la courroie de l'appareil photo et essuie la terre qui recouvrait un gros cahier en cuir. Elle tend la main.

« Je ne suis pas ici pour jouer les voleuses, mais pour constituer une archive. »

\*

Après avoir laissé ses parents morts derrière lui, avant de découvrir ceux qui deviendraient ses camarades, Thibaut, qui allait sur ses seize ans, avait passé longtemps à se cacher, se faufiler et errer. En parvenant à l'extrémité de la ville ancienne, il s'était dissimulé à un endroit d'où l'on distinguait des bandes d'habitants pris au piège qui, de terreur, couraient pour s'élancer contre les barricades dressées sur le pourtour de la zone d'impact, depuis l'abri desquelles les gardes nazis tiraient des rafales implacables, tuant ces Parisiens jusqu'à ce qu'ils comprennent qu'il n'y avait pas moyen de sortir. Au cours des premiers jours, certains soldats allemands aussi avaient accouru en agitant les bras vers les positions tenues par leurs compatriotes, en criant qu'il fallait les laisser traverser. Quand ils s'aventuraient trop près, eux aussi étaient exécutés. Les officiers et hommes de troupe restés en retrait, ayant assisté à ces scènes, lançaient à leur

tour des suppliques, mais avaient reçu l'ordre par haut-parleur de rester à l'intérieur du périmètre de l'impact et d'y attendre les instructions.

Thibaut s'était rabattu sur l'insécurité de Paris. Il y avait dormi où il pouvait, chassé pour se nourrir et séché ses larmes en se cachant de choses terribles. Pourtant il n'avait pas cessé de retourner en catimini jusqu'aux faubourgs en tentant de dégager un itinéraire de sortie – et en faisant chaque fois chou blanc. La ville était rigoureusement hermétique.

Enfin, un soir, alors que sous une pluie battante, il s'abritait dans les ruines d'un bureau de tabac et en profitait pour passer en revue mollement ses possessions, il avait retrouvé dans son sac à dos la dernière liasse de tracts et de livres reçus le jour de l'explosion de la bombe. Il avait coupé la ficelle qui l'empaquetait toujours.

*Géographie nocturne*, un tract sous forme de poème. Le numéro 2 de la revue *La Main à plume*. Le surréalisme de ceux qui étaient restés dans la ville occupée. Écrit en résistance. Il avait déchiffré les noms: Chabrun, Patin, Dotremont. La pluie fendillait la vitre.

*Les hommes dans leur sommeil*, avait lu Thibaut, *travaillent et collaborent aux événements de l'univers*.

Il ouvrit le deuxième volume sur l'*État de présence* de Chabrun. Sa défense de la poésie, de la rage antifasciste. La déclaration d'intention des fidèles restés en arrière – celle-là même que, beaucoup plus tard, il réciterait aux recruteurs de

la Main à plume pour passer son examen d'entrée. Une présence surréaliste. Il feuilleta les pages et les premiers mots qu'il lut étaient presque les derniers dans le document.

*Faut-il partir? Rester? Si tu peux rester, reste...*

Thibaut tremblait à nouveau, et ce n'était pas de froid.

*Nous restons.*